

de notre problématique expérimentale se distingue en effet du nombre astronomique de phénotypes à l'échelle génétique et moléculaire, en sus des données anatomiques traditionnelles. Sur cette base documentaire qui

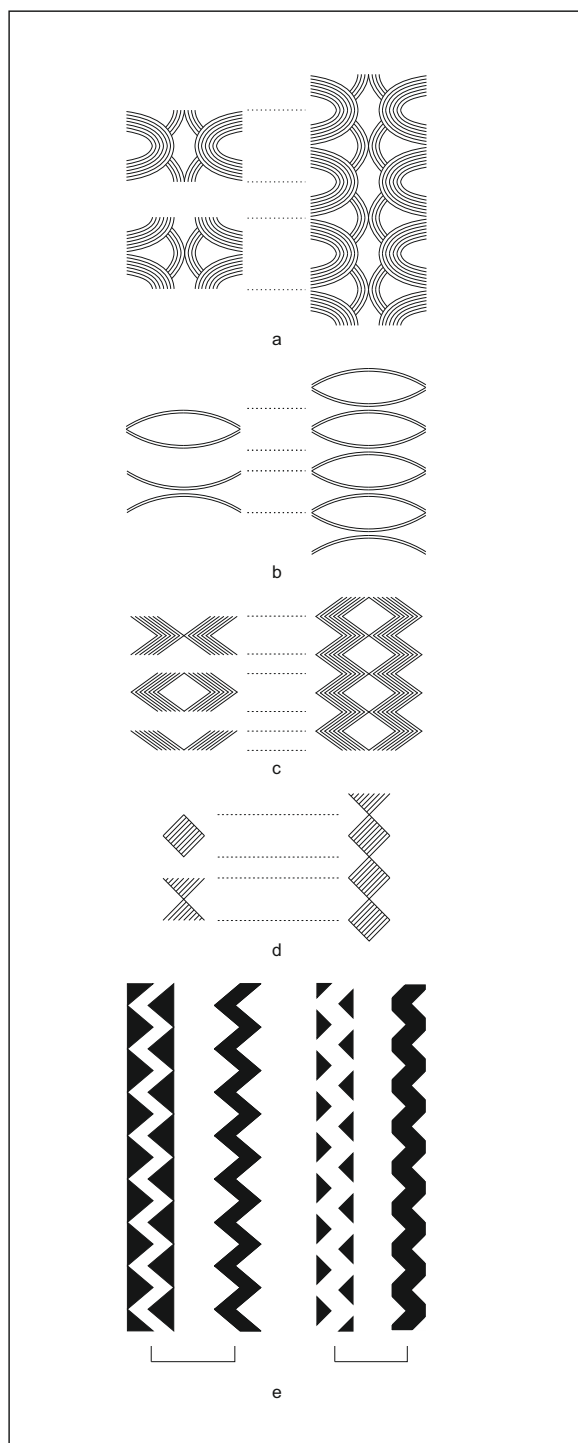


Fig. 4 – Exemples de motifs différents à l'intérieur d'une vue surfacique commune. a : motifs courts courbes; b : motifs longs courbes; c : chevrons; d : triangles et losanges hachurés; e : chevrons et triangles.

Fig. 4 – Examples of different patterns inside a same extended view. a : short and curved patterns; b : long and curved patterns; c : herringbone patterns; d : hatched triangles and lozenge patterns; e : herringbone patterns and triangles.

lui est propre, la phylogénétique procède actuellement à des révisions régulières qui dessinent, avec toujours plus de précision, « le cours historique de la descendance des êtres organisés à l'intérieur d'arbres phylogénétiques » (Lecointre et Le Guyader, 2009, p. 5).

Il se trouve que les arbres stylistiques (AS) ont une constitution et une orientation radicalement indépendante des schémas évolutionnistes de la phylogénétique. La primauté est accordée aux associations particulières de motifs à l'échelle du bracelet, sans s'appesantir sur les motifs de bases dont nous avons vu que les distinctions formelles peuvent s'avérer trompeuses (cf. *supra* et fig. 4). Du fait même de leur simplicité, chacun d'eux peut avoir de surcroît plusieurs foyers d'origine étrangers à un ancêtre commun recherché en phylogénétique à partir des caractères synapomorphes (Lecointre et Le Guyader, 2009, p. 21). Insister sur les similarités à l'intérieur des associations de motifs revient à se placer sur le terrain de l'intentionnalité et plus généralement du contexte cognitif de leur réalisation. Les perspectives statistiques futures, pouvant encore se rattacher à la phylogénétique, seraient donc plus du domaine de la phénétique, qui met en œuvre des rapprochements sur la base de la similitude globale plutôt que de retenir des critères de différenciation comme cela se produit avec la cladistique (Lecointre et Le Guyader, 2009, p. 31-32, p. 539 et 541).

La notion de racine cognitive sert ici à exprimer le dénominateur commun des occurrences à l'intérieur d'un arbre. Elle fait aussi le lien entre ceux qui conçoivent, commanditent ou portent tel ou tel décorum, sans compter les individus les plus divers qui peuvent être amenés à le côtoyer ou l'observer dans la vie sociale. Cette perspective sociale est capitale et met à mal l'application des raisonnements naturalistes matérialistes aux données d'ordre culturel (Testart, 2011). Sans pouvoir pénétrer l'âme des acteurs sociaux protohistoriques, il s'agit d'abord de s'enquérir de phénomènes physiologiques décrits dans des processus expérimentaux portant sur la perception visuelle (Frutiger, 2000, p. 35-36). Le fonctionnement inconscient sous-cortical au sommet du tronc cérébral établit un jeu complexe de rapport entre le cortex visuel et le thalamus. Il oriente à son insu l'attention d'un observateur sur les éléments non prédits (Eagleson, 2013, chap. II, p. 66-67). Le succès des cohérences esthétiques est le fruit de ce système différentiel de perception qui les réduit pourtant à un assemblage d'effets d'optique. Ce système différentiel se construit et évolue au gré des expériences. Il instaure des hiérarchies et des complémentarités très momentanées à l'intérieur des associations entre motifs.

Une fois accoutumé aux graphismes nouvellement perçus, le cerveau humain a les capacités requises pour entamer un discours réflexif relatif aux signifiés possibles des décors. Sur ce point, on peut se référer à la proposition de J. Fodor d'un fonctionnement modulaire du cortex (1986). Quant au « système limbique » de l'espace sous-cortical, il a pu être avancé qu'il contrôle aussi bien la validation des concepts que la satisfaction esthétique sous le contrôle endocrinien des hormones de récompense (Damasio, 1997,